Document généré le 18 avr. 2024 20:33

Jeu
Revue de théâtre

« La condition des soies »

Daniel Carrière

Numéro 26 (1), 1983

URI : https://id.erudit.org/iderudit/29454ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Carrière, D. (1983). Compte rendu de [« La condition des soies »]. *Jeu*, (26), 149–149.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

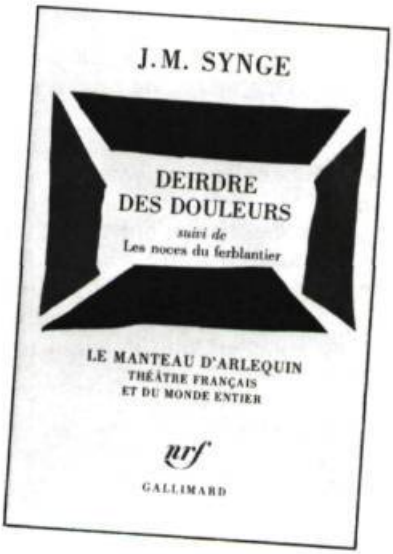
https://www.erudit.org/fr/

«la condition des soies»

Texte d'Annie Zadek, Paris, Éditions de Minuit 1982, 52 p.

De la symbiose des deux personnages, dans ce corpus de vies éparses, nous retenons un texte émouvant. Décor de nuit. Les rôdeurs entrent en silence croyant le songe enterré dans son sommeil. Les portes sont restées closes, aucune lumière ne provoque l'obscurité. La voix s'élève, hésitante, inquiète. Elle parle avec des phrases brèves. Des phrases qui la contiennent jusqu'à la vraisemblance, jusqu'à l'aveu. Les portes sont restées closes, pourtant... *La Condition des soies* est un texte sur la mort, comme une armoire remplie de robes et de foulards, sur la mort qui s'enferme. La mort travestie pour goûter, encore, aux tissus imprégnés des sueurs d'un amour qui s'échappe à une vitesse délirante. À lire.

daniel carrière



«deirdre des douleurs» suivi de «les noces du ferblantier»

en passant par l'ulster...

Textes de John Millington Synge. Traduit de l'anglais par Céline Zins. Paris, Gallimard N.R.F., coll. «le Manteau d'Arlequin», 1982, 106 p.

Ça a quelque chose à voir avec Shakespeare. Avec Roméo et Juliette. Avec Tristan et Iseut aussi. C'est l'hymne à la jeunesse éternelle, à l'amour exalté par la mort des jeunes amants, dans un contexte de princes et de rois, de fidélités et de trahisons. Deirdre, la belle jeune fille, passera à l'histoire comme la reine des douleurs. C'est là son destin et sa volonté. Naisi, le jeune amant, subira sa mort avec résignation, choisissant lui aussi son destin. Tragique pied de nez à la vieillesse royale de Conchubor, roi d'Ulster. Et place à la vie, à l'amour, à la jeunesse éternelle dans la mort. «Telle est ma volonté... (...) C'est peut-être que nous préférons couper court à un bonheur au sommet de sa gloire comme nos pères écourtaient brutalement le règne des rois d'Irlande.» (*Deirdre*, p. 48)

La pièce, publiée en Irlande en 1910, a un peu vieilli? Peut-être. Mais le mythe, lui, est sans âge et sans date. Universel.